



Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT:

UN AN, 50 Cts
SIX MOIS 25 Cts
LE NUMERO..... 1 Ct.
Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Editeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XII

LES GROS OUVRAGES.

Laissons un peu les femmes pour revenir aux maris... les pauvres maris!... Qu'est-ce que je dis donc? j'allais les plaindre, mais ils ne sont pas à plaindre du tout: Adolphe peut plaider sans que sa femme se mêle de ses causes, de ses plaidoyers; M. Etoile n'est plus obligé d'entendre les vers de sa muse... ce qui ne l'amusa pas du tout; M. Bouchetrou a le loisir de se faire vacciner et de s'habiller à sa fantaisie; etc., vous voyez bien que ces maris-là ne sont pas à plaindre; et il en est probablement de même des autres, dont il est inutile de faire la nomenclature.

Pourquoi donc tant de maris se sentent-ils plus légers, plus disposés à s'amuser, quand ils ne sont pas avec leurs femmes, que parfois cependant ils aiment beaucoup? N'est-ce pas un peu la faute de ces dames, qui font trop le rôle de précepteur et grondent leur mari, comme celui-ci gronde les écoliers qui ne sont pas sages

et ne savent pas bien leurs leçons.

Il serait si facile à ces dames de ne point gronder! Si elles riaient, si elles plaisantaient avec leurs époux, au lieu de leur montrer de l'humeur, ceux-ci n'iraient pas chercher loin d'elles des distractions et des plaisirs.

Ce que je vous dis là n'est pas neuf. Bien des auteurs l'ont dit avant moi, et ces dames ne les ont pas plus écoutés qu'elles ne m'écouteront. Ça ne fait rien, on ne saurait trop répéter les vérités.

Mais Frédéric Duvassel, qui n'a pas été surpris d'apprendre que madame Pantalon s'est séparée d'avec son mari, car, dès le premier jour de leur noce, il avait prévu que ces époux-là ne feraient pas bon ménage, Frédéric est sans cesse poursuivi par son frère, qui est toujours amoureux d'Elvina et veut absolument la revoir.

Adolphe sait que sa femme et sa sœur sont à Brétigny, chez M. de Vabcaupont; il l'a dit à son ami. De plus, comme tous les maris abandonnés se connaissent, ces messieurs sont au fait des projets de leurs femmes, et se demandent s'ils doivent les laisser faire ou y mettre opposition.

Frédéric, qui est admis à ces réunions de maris, leur dit :

—Voulez-vous me permettre, messieurs, de vous donner mon avis?... car, bien que je sois garçon, je vous prie de croire que je porte le plus vif intérêt aux gens mariés... j'ai même une grande préférence pour les maris...

—Donnez-nous votre avis.

—Vos moitiés..., — je trouve ce mot bien faux, car une moitié ressemble ordinairement à l'autre, et ou ménage c'est tout le contraire, n'importe, le mot est consacré, passons! — vos moitiés, — non, j'aime mieux dire vos épouses, ont des têtes exaltées et se sont laissées aller à des idées nouvelles. Je ne crois pas qu'il faille prendre la chose sérieusement... Elles ne tarderont pas à reconnaître ce

qu'il y a d'irréalisable dans leurs projets. L'essentiel est de leur en faire sentir les inconvénients; mais pour cela, il ne faut pas se moquer d'elles, il faut au contraire avoir l'air de prendre la chose au sérieux. Voulez-vous me permettre d'agir, en me promettant seulement de me seconder quand j'aurai besoin de vous?

—Oui, oui...

—Agissez, nous vous donnons carte blanche.

—Eh bien, messieurs, je suis certain qu'avant peu les brebis reviendront au bercail.

—Ne vous pressez pas!

—Donnez-vous le temps!

—Oh! j'agirai avec prudence.

Dès demain j'irai m'établir au village de Brétigny; je trouverai bien à me loger chez quelque paysan. C'est là que je dresserai mes batteries... et j'écrirai à Adolphe dès que j'aurai quelque chose d'intéressant à vous communiquer.

—C'est entendu!

—Mais agissez petit à petit.

—Soyez donc tranquilles, je sais bien qu'il faut laisser à ces dames le temps de s'ennuyer de ne plus vous voir... ne serait-ce que pour vous faire endéver.

Le jeune Gustave saute de joie lorsque son frère lui dit :

— Nous allons demain nous rendre à Brétigny.

—Ah! quel bonheur!... au château du capitaine..., près des dames...

—Ce serait bien adroit! pour nous faire mal recevoir, mettre à la porte peut-être. Il faut au contraire qu'on ne se doute pas au château que nous sommes dans le village. Fait-y bien attention, Gustave, je ne t'emmène avec moi qu'à la condition que tu m'obéiras ponctuellement, que tu ne chercheras pas à voir mademoiselle Elvina avant que je te l'aie permis, enfin que tu feras tout ce que je te dirai.

—Oui, mon frère, je te le promets. Mais c'est égal, je serai près d'elle, dans le pays qu'elle habite. Ah! je suis bien content!...

—Adolphe m'a dit que la femme de chambre de sa femme, la petite Aglaé, ne partageait pas les idées de sa maîtresse, je tâcherai de rencontrer cette jeune fille...

—Oui, mon frère, et nous la mettrons dans nos intérêts.

—Cela me regarde! Tu te tiendras tranquille et n'iras pas te promener autour du château, sinon, je te renvoie à Paris.

Le lendemain, Frédéric arrive à Brétigny avec Gustave et son valet, nommé La Brio, garçon fort intelligent, et dont il compte se servir dans le plan qu'il a conçu.

Il n'est pas difficile au voyageur de trouver à se loger chez un habitant, surtout lorsqu'on ne se montre pas exigeant et que l'on paye sans marchander. Frédéric donna la préférence à un villageois nommé le père Matois, dont la physionomie indique qu'il n'est pas mal nommé.

A peine installé chez le paysan, dont la femme semble aimer beaucoup à bavarder, Frédéric s'informe des personnes qui habitent le château.

—Ah! ça fait à c'te heure du drôle de monde, dit la paysanne.

—Comment l'entendez-vous? Est-ce que le château n'appartient plus au capitaine de Vabcaupont?

—Si fait, mais je voulais dire que sa nièce, qui est à présent madame Pantalon, vient de s'y installer avec une ribambelle de femmes qui ont fait tambouriner que, pour tout ce qu'on aurait à faire travailler dans le pays, elles s'en chargeaient et le feraient gratis.

—Et bien, mais il me semble que cela ne doit pas vous être désagréable, cette proposition?

—Bah! laissez donc; c'est pour se moquer de nous sans doute qu'elles ont fait tambouriner cela. A preuve que c'est une farce, c'est qu'elles voulaient faire de Nanon, la fille du jardinier, leur garde champêtre. Mais Farinoux, qui occupe ce poste, n'a pas entendu de c't'oreille-là!... ni M. le maire

non plus.

—Ils ont peut-être eu tort... j'aurais laissé aller les choses pour voir ce que cela serait devenu.

—Vraiment! j'aurais été bien protégés contre les gouapours par cette Nanon, qui est une gourmande et ne peut pas passer près d'une grosseille sans y mettre la main. A propos, Matois, le mur de notre clos a toujours une brèche par où l'on peut entrer chez nous; t'as donc pas été chez Giraud, le maçon, pour qu'il vienne nous boucher ça?

—Si fait, il devait venir, il avait même envoyé ses outils et son plâtre; mais ce matin il s'est donné une entorse et il ne peut plus bouger...

—Comme ça, nous ne savons dans quand nous serons bouchés! c'est amusant!...

—Eh! mais, père Matois, dit Frédéric, il me semble que voilà une occasion de vous assurer de la bonne volonté et du talent de ces dames du château. Allez-y demander un maçon ou plutôt un maçon, pour réparer la brèche de votre mur... Que risquez-vous... puisque c'est gratis? Si c'est mal fait, vous ne perdrez pas votre argent.

—Quo j'aille au château demander un maçon en jupon? Oh! par exemple, je n'oserons jamais, monsieur, on me flanquera à la porte tout de suite.

—Vous avez tort... Je suis persuadé que, loin de vous mettre à la porte, madame Pantalon et ses adoptes seront charmées de voir que leur proclamation fait son effet.

—Ces messieurs ont raison, dit madame Matois; vas-y donc, notre homme, on ne te mangera pas... et, dame, du moment que c'est gratis, il faut en essayer.

—Ah! bien, ma fine, puisque vous me le conseillez tous... j'y vas, et tout de suite...

—Allez, père Matois; mais ne dites pas que vous avez des Parisiens logés chez vous.. nous avons nos raisons pour ne pas vouloir qu'on le sache au château.

—Suffit, monsieur, du moment que c'est votre idée... et puis, je crois que je comprends... eh ! eh ! je vas chercher une maçonnerie !...

Le père Matois est parti. Les jeunes gens se placent dans une chambre dont la fenêtre donne sur la route qui conduit au château. De là ils verront si leur hôte ramène quelqu'un.

—Si Elvina allait venir ! dit Gustave à son frère.

—Y penses-tu ? Crois-tu que cette jeune fille ait du goût pour l'état de maçon ? Je suis persuadé qu'il ne viendra personne ; mais je suis curieux de savoir ce qu'on aura dit au père Matois.

Lorsque le paysan se présente au château, c'est Lundi-Gras qu'il trouve dans la cour et qui lui demande ce qu'il désire.

—Monsieur le moussu, répond le père Matois (car dans le pays Lundi-Gras n'était jamais nommé autrement), vous avez ici des dames qui se chargent de tous les travaux, et gratis...

—Il y a ici un petit bataillon de femmes... Je leur montre à faire des armes et à monter à cheval... Après ?

—Après, j'ai un mur à faire réparer... je viens demander une ouvrière...

—Est-ce que vous croyez que j'ai appris à mes élèves à bâtir des maisons ?

—Menez-moi à madame Pantalon. Je viens à cause de sa proclamation... C'est à elle que j'ai affaire...

Lundi-Gras hausse les épaules, mais il dit au paysan :

—Suivez-moi !...

Les indépendants étaient réunies dans une vaste salle qu'elles avaient adoptée pour y tenir leurs délibérations. Elles s'occupaient à établir les règlements de leur société et n'étaient pas encore parvenues à adopter un seul article, lorsque Lundi-Gras se présente, suivi du père Matois, et s'adresse à Cézarine :

—Ma capitaine, voilà... un habitant du village qui vous veut quelque chose !...

—Parlez, brave homme, que désirez-vous ?

—Madame... pardon, excuse de la liberté... mais vous avez fait tambouriner dans le village que vous vous chargiez... gratis ! de nous aider... dans n'importe quoi... de façon que nous n'ayons pas besoin de nous adresser aux hommes.

—Sans doute... eh bien ?

—Madame, j'ai un mur de jardin à faire réparer, et je viens demander à celle de vous qui est maçon de vouloir bien venir travailler chez moi.

Toutes les dames se regardent ; elles ne s'attendaient pas à être requises pour ce genre de travail ; on les entend déjà chuchoter entre elles :

—Le plus souvent que nous travaillerons à son mur !...

—Joli ouvrage qu'il nous propose !...

—Il se moque de nous, ce paysan !...

Cézarine elle-même dit à demi-voix :

—Que le diable l'emporte avec son mur !... C'est pourtant fâcheux, mesdames, que nous répondions par un refus à la première demande que l'on nous fait !... Mais la veuve Flambart se lève tout à coup, en s'écriant :

—Eh bien, non, mesdames, la réclamation de ce paysan ne sera pas repoussée !... Ce n'est pas une chose bien difficile que l'assembler quelques moellons... ou plâtras, et de les faire tenir avec du plâtre... Je m'en charge, moi !...

—Comment ! madame Flambart, vous croyez que vous saurez faire le maçon ?

—Avec une volonté ferme on fait tout ce qu'on veut, vous l'avez dit vous-même. Une brèche à un mur, c'est un enfantillage. Paysan, avez-vous chez vous du plâtre, des outils ?

—Oh ! oui, madame, j'ai tout ce qu'il faut : auge, truuelle, plâtre... et des gravats pour faire le mur...

A Continuer.

CE QUE DISENT LES HABITANTS.

Mon cher Grognard,

J'arrive de la campagne où il a plu à ma santé de se refaire un peu.

Là comme à la ville, l'on parle politique, et là surtout, la question du temps, des chemins, des semailles, des vaches et des moutons, a les honneurs de la conversation.

L'on s'aborde ainsi :

—Queu chien d'temps hein ?

—Tirible, mon vieux, un hiver impitoyable, un printemps sans bon sens, des chemins de crapaud, d'eau à néguer bêtes et gens, et pardessus le marché, pas moyen d'labourrer.

—Si ça continue, j'sé le guable pas, c'que j'allons devenir.

—Sapré gué, faut ben vouloir ce que le bon Dieu veut, mais pourtant à quoi bon s'démonter, il a ben soin des bêtes puantes, il aura ben soin de nous.

—Oui, cé ben vrai, c'est ben vrai, mais à propos tes vaches sont-elles vèlées ?

—M'en parle pas, y a inque Toyonne qui m'a donné un' sattrée belle génisse caille ; les autres fument.

—Cé comme moé ; ma grosse bocorne seule ma fait présent d'un beau petit bœuf, quiens si ben pareil à son père ! vrai, on dirait que cé lui.

—Tes moutonnes ont-y petité ?

—Oh ! y s'forcent pas, rien que trois ou quatre sur vingt ; mais ça va venir.

—A propos, t'as-tu que ce pauvre Paullet à Fifi à perdu sa grosse jument brune en pouliant.

—Cé ti pas d'valcur, un' si bonne bête, sans compter qu'il est pas riche, mais, quiens, j'te dirai ben, tu sé, moé j'aime pas à blâmer parsonne, j'aime pas à m'fourrer le nez ousque ça me regarde pas, mais tu sais, hein...

—Quoi ? j'sais.

—Ben oui, ça pourrait ben être une punition, il a un peu d'induction le gas à Fifi, il lit dans les

gazettes, pi j'éré qu'il s'montre trop rouge.

—Et tu penses que c'est pour ça que sa jument est morte ?

—Tu l'as drôle.

—Oh ! va, j'sé, tu trempe un peu dans ses opignons, toé itout, t'es pas mal rouge, toé ; t'as pas mal de Laflamme et de Mercier dans l'corps, mon homme.

—Ça se peut, mais, toé, t'as ben trop d'Mousseau, l'ami, de c'Mousseau qu'é pas un ange, a moins d'être cornu.

—Mousseau ; mé, c'est un bon ministère, ça. Es-tu capable de m'dire qu'icequ'il a fait de mal ?

—Ce qu'il a fait d'mal, ah ! ben il faut voir les papiers pour ça, la ousque qu'il est prouvé comme la lune, qui faisait dans le violon chaque fois que Mercier faisait la grimace, ou pinçait son grand nez.

—Oui da. Pourtant qu'il est bon gros pour être peureux.

—Gros tant que tu voudras, c'est pas le ventre qui fait la tête. C'est pas par un gros ventre qu'un pays doit être gouverné, mais par une bonne tête.

—Cé vrai, mais la tête à Mercier vaut-i mieux ?

—Guable, c'est simple, Mercier te l'a tarabusqué ton Mousseau, d'un bout à l'autre, et si savait pas été que sa bando de moutons, Mousseau serait flambé depuis une pipe.

—Oui da ! ah ! binche.

—Ce pas toute, y ont fait une constestation à Mousseau, pour son élection, c'est Mercier et pi Laflamme qui plaident contre, eh ! ben, ton Mousseau a eu tant d'pour d'être cassé pour sept ans qu'il a encore chiniqué, il a fait déclarer son élection nulle, mauvaise, pour pouvoir se présenter de nouveau. Il avait peur qu'on prouve corruption parsonnelle de sa part, et s'est dit : Resignons, c'est mieux, mes amis en seront quittes pour les frais.

—Pas possible, mais lui, un si honnête homme !

—Honnête, honnête, tant que tu voudras, mais en politique un honnête homme veut dire un fou. Ça va au plus fort la poche.

—Oui da ! mais qu'icequ'il va faire à c'tte heure.

—Cé tout conté, il n'est pas en peine, il se représente et les gens vont le réélire, pi s'ils ne le font pas, ça lui fait de peu, il aura tout de suite une place de juge.

—Hein ! une place de juge, est-tu fou, puisqu'il a démantibulé la loi à tel point qu'il serait criminel comme un simple habitant ?

Qu'est-ce que c'est ça, pour lui, c'est rien. S'il n'a pas suivi la loi, c'est qu'il le voulait ben. Il a assez de politique dans la tête pour faire n'importe quoi, et ses amis en ont de reste.

—Mais comment jugera-t-il les coupables, s'il est coupable lui-même.

Comme lui-même.

ABRAHAM.

HISTOIRES TERRIBLES

L'HÔTE

Ce fut un magnifique discours.

Jamais encore M. Morgan-Level, alors ministre du commerce, ne s'était élevé à une telle hauteur de vues. Dégagée des arides détails techniques, développée en un très noble langage auquel la beauté de l'orateur, — une beauté d'aïeul, large front haut et barbe blanche, — ajoutait de la solennité, la question avait paru ce qu'elle était en effet, vaste, générale, fraternelle, intéressant toute la famille humaine. Des divers côtés de la Chambre, à chaque instant, les applaudissements montaient avec des murmures d'admiration, et l'on s'accordait à reconnaître que jamais plus beau triomphe n'avait été remporté à la tribune française ! Mais la fin du discours fut marquée par un incident singulier qui est resté, je crois, dans beaucoup de mémoires.

« Oui, messieurs, en France comme en Amérique, sur l'ancien continent comme dans le Nouveau-Monde... »

M. Morgan-Level s'interrompit avec l'air d'un homme qui éprouve une contrariété, légère sans doute, suffisante néanmoins pour le troubler.

Il fit un signe à l'huissier qui monta rapidement les marches de la tribune, et, dans le grand silence, on l'entendit prononcer ces paroles, très simplement :

—Vous voyez bien ce squelette qui est assis au troisième rang, entre M. Lockroy et M. Madier de Montjau ? Allez lui dire de se retirer. Vous ajouterez que je le reçois très volontiers chez moi, et que je ne veux le blesser en rien. Mais il comprendra que sa présence, dans cette enceinte, a quelque chose de déplacé. Allez, mon ami.

L'huissier recula, stupéfait.

—Mais non, ne vous dérangez pas, reprit le ministre. Il se lève, et il se retire, de lui-même. C'est très bien, je vous remercie.

Puis, se tournant vers l'assemblée :

—Oui messieurs, en France comme en Angleterre, sur l'ancien continent comme dans le Nouveau-Monde...

* * *

Le soir de ce jour, le docteur Delton entra sans se faire annoncer dans l'appartement particulier du ministre du commerce, — une familiarité ancienne l'autorisait à ce sans façon, — il tendit la main au vieillard qui travaillait paisiblement, la barbe plus blanche sous l'abat-jour de la lampe, dans un grand salon sombre, tendu de tapisseries anciennes, presque sans meubles, austère.

—Tous mes compliments d'abord ! On dit que vous avez été superbe. Vous savez, on parle de vous, très sérieusement, pour la présidence de la République. Mais, sacrebleu, quelle fantaisie vous a pris ? Je n'étais pas là, on m'a raconté la chose. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de squelette, à la Chambre ! Vous avez fait une farce, qui n'est guère dans votre caractère, et je n'y comprends rien.

—Une farce ? répéta lentement

le ministre avec le sourire mélancolique des vieux qui savent beaucoup de choses. Non. Ce n'était pas une farce. J'ai bien vu le squelette, entre M. Madier de Montjau et M. Lockroy. Il avait mis un habit noir, et, de sa main sans chair, il appuyait son chapeau à gauche contre son fémur gauche. Quelle heure est-il, mon cher Delton ?

—Neuf heures environ.

—Si vous n'avez rien de mieux à faire, restez avec moi. Nous prendrons le thé, et je vous présenterai mon squelette qui ne tardera pas à venir. Généralement, pour nous distraire, — car il ne parle pas, — nous jouons aux échecs ou nous jouons une partie d'écarté. Ce soir, nous pourrions faire un « mort », puisque nous serons trois, ajouta M. Morgan-Level avec un petit rire.

Le docteur, tombé dans un fauteuil, écoutait, les bras ballants. Le vieillard reprit, d'une voix lente et sérieuse :

« Vous me croyez fou ? Je ne le suis pas. J'ai toute ma raison. Malgré mon grand âge, mes facultés sont intactes, grâce à cette hygiène du travail mesuré, quotidien, trop négligé par les hommes d'aujourd'hui. D'ailleurs, — occupé de chiffres et de spéculations précises, — je n'ai jamais été onclin aux rêveries chimériques. Le contraire d'un halluciné, c'est moi. Aucune superstition ! Même je suis athée. Cependant, c'est vrai, j'ai pour compagnon, pour hôte, pour ami de tous les jours, un squelette. Un squelette qui marche, s'assied, me tend la main, s'informe, par gestes, de ma santé me remercie, en inclinant la tête, de mon bonjour. Ne me demandez pas si je m'explique cette extraordinaire présence ! Je la constate, voilà tout. Je suis en face d'un fait, impossible, auquel je me suis habitué, à la longue. D'abord, je me suis révolté ! j'ai nié ma vue, mon tact ! J'avais tort. L'être existe, visible, tangible. Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est ainsi. Rien de fantastique. Une réalité, que je ne conteste plus. Pour moi, ce qui serait étonnant maintenant, ce serait de ne plus voir le squelette. J'aurais peut-être peur s'il n'apparaissait pas. Il fait partie de mon existence. Il est comme un parent qu'on a l'habitude d'accueillir sans faire grande attention à lui, comme un meuble dont on se sert sans en remarquer la forme, par suite de l'usage continu. Jusqu'à présent je n'avais parlé de lui à personne, — car mon hôte, de son côté, mettait une certaine discrétion dans son insistance à me hanter, me visitant aux heures solitaires, hésitant à brusquer les choses, pareil à une maîtresse modeste qui ne recherche pas l'éclat. Mais puisque aujourd'hui il s'est manifesté devant tous, il me semble que je suis dégagé, moi aussi, de ma réserve. Je l'avoue, puisqu'il se montre ; et je ne vois aucun inconvénient à vous dire en quelques mots l'histoire de cette étrange hantise. J'avais soixante ans lorsqu'il se révéla pour la première

re fois. Ingénu, j'étais amoureux, et par un matin de fraîcheur printannière, je me promenais avec l'enfant des premières amours dans un bois fleurissant. « Je veux cette rose ! » dit-elle. Avant qu'eusse approché ma main de la branche, une main avait cueilli la fleur et me la présentait, — une main d'os, jaune et sèche, et le squelette me souriait, amical, d'un sourire sans dents. Je m'enfuis, affolé d'épouvante, et, pendant deux mois, entre la vie et la mort, je vis toujours, derrière ma mère derrière mon père, derrière le médecin qui hochait la tête, inquiet, le squelette ! Guéri, je le vis encore, à des heures toujours les mêmes, lisant avec moi, rentrant avec moi, vivant avec moi. Après avoir connu d'intolérables terreurs, j'en vins à ne pas me sentir ému, quand il me frôlait, quand il me parlait, oui, sans voix, quand il me regardait, oui, sans yeux ! Désormais, à travers les hasards et les travaux, à travers toute la vie, il ne cessa pas de me suivre. Soldat, je l'ai eu pour compagnon d'armes, étudiant, pour compagnon d'études. Je ne me suis pas marié de peur qu'il ne se couchât près de moi, dans le lit nuptial ! Et, je vous l'ai dit, il ne m'effraye plus. Il est là, je l'admets, j'y consens, je le veux bien ; j'ai ce squelette dans ma vie comme un autre homme aurait un chien familier.

A ce moment, la porte s'ouvrit.

— Monsieur le ministre, dit Baptiste, le squelette de M. le ministre est là.

— Faites entrer, dit M. Moagan-Level doucement.

Par la porte entr'ouverte, ce qui entra, ce fut l'ombre de l'antichambre, et rien, le néant.

Mais le vieillard s'était levé, et, d'une main, indiquait un siège à l'invisible visiteur.

Le docteur se retira, et, dans l'antichambre, il dit au valet :

— Vous avez tort. Pourquoi vous prêtez-vous à la manie de votre maître, qui est malade ? Une contradiction le guérirait peut-être.

— Mais, monsieur, s'écria le domestique, vous n'avez donc pas vu le squelette ? Je vous assure qu'il est entré dans le salon, dès que la porte a été ouverte. Je le sais bien, moi qui l'introduis tous les soirs.

— Le lendemain, m'a dit le docteur Delton, à qui je dois de connaître cette histoire, je voulus revoir M. Morgan-Level. L'espèce de maladie dont il était atteint pouvait être guérie. Je désirais m'entretenir avec lui, le convaincre de sa chimère. Porte close ! Chaque fois que je me présentai à l'hôtel ou au ministère, je fus éconduit, comme un solliciteur. Peut-être le malade, après s'être laissé aller à des confidences, les regrettait-il ? Sans doute il ne voulait pas rougir de sa faiblesse devant celui à qui il en avait fait l'aveu. Je pris mon parti de cette singularité nouvelle. Mais j'admira de loin celui qu'il m'était impossible de rencontrer. Sa ferme



NOS GLADIATEURS.

CONTESTATION DE JACQUES-CARTIER.

Le Grognard.—Achève-le, Mercier, pendant que tu es après.
Mercier.—Non. Je vais lui donner encore une chance, j'aurai la même ensuite.

attitude au milieu des incessantes variations de la politique, ses discours d'une incomparable valeur, et des livres aussi fréquemment publiés, où se manifestait un esprit hautain et clair, le recommandaient à mon admiration fidèle. J'en vins à croire, — tant la sérénité de son maintien politique et de ses conceptions éloignait tout soupçon de dérangement intellectuel, — qu'il était redevenu, après un ébranlement passager, maître de lui-même, qu'il s'était dérobé aux funèbres hantises des hallucinations. J'en vins à croire, après trois années ; un télégramme, signé Baptiste, m'avertit de venir voir M. Morgan-Level, qui se mourait. Quand j'entrai dans la chambre du moribond, le prêtre s'écarta pour me laisser passer. C'en était fait ; dans quelques heures mon ami ne serait plus. Je m'approchai du lit, où l'ancien ministre, les yeux rouges, les lèvres blêmes, se convulsait dans un commencement d'agonie. Il cria : « Il est là ? toujours ! là ! toujours ! J'ai eu tort de le recevoir ! de l'accueillir ! Car il a prévenu les autres et ils sont arrivés tous, sans nombre. Des squelettes d'enfants, des squelettes de femmes. Tous les exilés de tous les cimetières. (Il râla en parlant.) Les voyez-vous, qui ricanent, assis sur les chaises, entre les rideaux des fenêtres, entre les rideaux du lit ? Au secours ! au secours ! il me prennent les mains, ils me tâtent le pouls. Il y en a un qui m'offre une tasse de tisane, un autre qui parodie mes gestes d'orateur à la tribune. Oh ! je succombe ! il y en a trop. Un, je voulais bien. Tous, ils me tuent. Laissez-moi ! Je vous dis de me laisser ! » Et il râla épouvantablement, les yeux écarquillés, mordant ses draps, s'en enveloppant, avec des soubresauts, comme d'un linceul.

— Un fou ? demandai-je.

— Un fou ? je ne sais pas, dit le docteur Delton qui devint blême tout à coup ; car, pendant qu'il parlait, pendant qu'il râla, je ne voyais pas, non, je ne voyais pas l'assemblée horrible des squelettes : mais j'entendais par toute la chambre, entre les rideaux, sous les meubles, les effroyables grincements d'un tas d'os invisibles qui s'entreheurtaient !

CATULLE MENDES.

JADIS ET AUJOURD'HUI.

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses ! dit Olympio.

Ce beau vers nous est devenu à la mémoire, en voyant passer dans une avenue du bois de Boulogne un vieux monsieur et une vieille dame, qui faisaient penser à ce qu'auraient été Philémon et Baucis, s'ils eussent été des petits rentiers du Marais.

Le Monsieur, car nous l'avons reconnu, ainsi que sa compagne, était un ancien beau viveur, ex-millionnaire, dont les échos de Paris ont longtemps répété les fredaines.

Quant à la Dame, il faut bien le dire, c'était autrefois une cocotte de haute volée, dont les équipages ont souvent traversé ces allées qu'elle foule maintenant à pied.

Une anecdote du commencement de leur liaison.

Le viveur, qui était fort généreux, s'aperçoit, un certain 31 décembre, qu'il n'avait pas envoyé d'étrennes à la dame de ses pensées. Bien vite, il prend une vingtaine de billets de mille francs, les coud ensemble, en forme un petit carnet fort coquet et lui envoie. Le lendemain, il la rencontre par hasard. On cause de choses indifférentes, mais point des billets de

banque.

— Dites-moi, lui demande le viveur, n'avez-vous pas reçu mon petit livre ?

— Oh ! oui, répond la cocotte, il m'a fait le plus grand plaisir, et j'attends le second volume !...

Le monsieur se retire, et, une heure après, elle recevait un nouveau paquet de billets de mille francs ; au bas du dernier, il avait écrit : *Fin du second et dernier volume !*

Il y a bien longtemps de cela ; les 40,000 fr. doivent être fort loin, et à voir le couple maintenant, on devine qu'un troisième volume lui serait doux à feuilleter !

ÉCHO HOLLANDAIS.

Sous la colonnade du restaurant de la place de Scheseningue viennent s'asseoir un monsieur, une dame et une grande jeune fille ; le monsieur est bien, la dame n'est pas mal, la jeune fille est une merveille d'élégance et de beauté ; le trio boit une bouteille de pale ale en regardant la mer.

Passo un jeune homme à l'air fatal et assez mal mis, quelque chose comme un sosie de Schiller à vingt-cinq ans ; il regarde la jeune fille et continue sa promenade, puis il repasse et repasse encore sans que personne fasse attention à lui. Il y a là, évidemment, un poète amoureux, un ver de terre amoureux d'une étoile. Pauvre garçon !

Le trio se lève ; le jeune homme dévore le groupe des yeux ; quand les trois buveurs de bière sont disparus, il regarde autour de lui, s'approche vivement de leur table et boit avec componction le demi-verre de pale ale laissé par la jeune fille ; c'est la passion qui le surexcite, sans doute ; chose singulière, après le même jeu de

scène, il prend aussi le verre de la dame et le finit lestement ; enfin, comble d'horreur, il avale aussi les dernières gouttes du bock du monsieur.

Celui qui écrit ces lignes se retire étonné, et que voit-il quelques pas plus loin ? Le jeune homme qui s'est aussi précipité sur le peu de curaçao resté dans son petit verre et qui le nettoie absolument avec sa langue.

Puis, ce travail fait, le poète retourne au bord de la mer et la regarde mourir à ses pieds.

Pendant une petite ondée :

Une voiture est restée stationnant au milieu de la rue pendant la pluie. Le cocher se décide à partir, et l'endroit que sa voiture occupait laisse une place sèche sur la chaussée.

Deux petites filles, l'une de six ans en abritant une autre de trois ans sous sa jupe, voient que le payé n'est pas mouillé à la place de la voiture et y courent à toutes jambes en disant :

— Dépêchons-nous, il ne pleut pas là !

Le charmant caricaturiste se présente dernièrement dans une église de Paris, portant dans ses bras son petit chien, le célèbre Bijou. Le suisse croise sa hallebarde et invoque le règlement qui interdit aux chiens l'entrée des églises.

— Pardon ! fait Cham avec le flegme que vous savez, nous avons affaire à la chapelle Saint-Roch.

Et le suisse, ébahi, laisse passer le havanais et son maître.

LA BONNE BOUCHE.

— 0:0:0: —

Si vous voulez économiser votre argent tout en ayant sur votre table les plus belles viandes des abattoirs, les primeurs des saisons, poisson frais, légumes charcuterie, etc., vous ne pouvez faire autrement que de donner vos commandes à l'étal privé de Charles Meunier, qui se contente toujours d'un profit raisonnable et fait une concurrence loyale aux grands marchés.

C'est au coin de la Côte St. Lambert et de la rue Craig.

FEUTRES, PULLOVERS

— 000 —

Venant d'être reçus de New-York un assortiment des plus complets et des plus variés de feutres, pullovers dans les derniers styles.

DÉFI

La maison populaire de C. Robert, coin des rues St. Laurent et Vitry, défie par les présentes, d'importer quel chapelier de Montréal d'avoir aujourd'hui un plus beau stock que le sien.

Prix toujours modérés.

CHEARDA

LE MEILLEUR PURGATIF DU MONDE ENTIER !

— 000 —

PATENTÉ A OTTAWA LE 20 MARS 1883.

— 0000 —

DIRECTION. — En prendre une ou deux cuillerées à soupe tous les soirs en se couchant.

— 0000 —

Préparé par JOHN RASCO, père, 411, Rue Craig, en face du Champ-de-Mars, Montréal, et FRED. RASCO, fils, rue Georges, No. 58, Ottawa.

Defiez-vous des contrefaçons !

BADINAGES.

Voici un échantillon de l'esprit de Mme Rossini.

Quelque temps après la mort de son mari, elle était en visite chez Alexandre Dumas fils, qui lui demanda si elle conserverait son appartement de la Chaussée-d'Antin.

— Oh ! certainement non ! s'écria-t-elle.

— Je comprends, dit Dumas, qui connaissait son côté faible, vous le trouvez un peu cher ?

— Oh ! ce n'est pas cela, répondit-elle.

— Enfin, combien vous coûte-t-il ?

— Huit mille francs..., mais il y pour plus que ça de souris !

Le client est distrait ; l'officier ministériel, qui est sourd, l'interpelle en ces termes :

— Votre nom ?

— Quincailler.

— Où habitez-vous ?

— Cinquante ans.

— Votre âge ?

— Les Andelys...

— Vous ne les paraissez pas !

— Votre pièce a-t-elle obtenu succès ? demande Roqueplan à de ses amis.

— Aucun, répond l'ami ; on sifflé depuis le commencement jusqu'à la fin.

— Ah ! sapristi ! sapristi ! sapristi ! fait Roqueplan avec l'accent de la plus profonde affliction.

— Mais pourquoi vous affecter si vivement de la chute de ma pièce ? demande l'auteur un peu étonné de tant de sympathie.

— C'est, répond Roqueplan, que je suis sûr que vous allez en faire tout de suite une autre.

Un petit garçon et une petite fille, qui sont habitués à jouer ensemble et qui vivent du reste dans la meilleure intelligence, sont surpris à se donner des gifles et à s'égrotter en s'accablant des mots les plus blessants.

Une des mamans survient :

— Qu'est-ce que vous faites là, petits malheureux !

Ils s'interrompent, sourient doucement, et répondent avec candeur :

— Nous jouons au petit mari et à la petite femme !

Madame O... a gagné sa fortune dans un établissement des plus utiles. Retirée des affaires, elle s'est trouvée prise de ce mal affreux qui s'appelle le spleen.

Hier matin, le vingtième médecin ayant déclaré qu'elle ne passerait pas la journée, les héritiers de la bonne dame, dans un accès de joie bien naturel, jetèrent au feu les médicaments, et l'un d'eux trouvant la dernière ordonnance du docteur se mit à la froisser et à la déchirer en trois morceaux égaux.

Aussitôt l'œil de la mourante se rouvrit : elle demanda du potage :

elle était sauvée. Reine déchuë, elle avait à ce bruit revu son trône, cru entendre les murmures de ses courtisans et respiré les parfums du passé.

G... demandait à Calino pourquoi il avait écrit au-dessus de sa boutique : "Calino frère."

— C'est, répondit-il sans broncher, pour me distinguer de ma sœur !

A la troisième page d'un journal de province, on pouvait lire cette semaine le récit détaillé d'une tentative d'empoisonnement.

Un gendre avait fait boire à sa belle-mère un poison qu'il croyait des plus violents ; mais, par bonheur, le breuvage n'avait causé à la pauvre femme que des coliques insignifiantes.

Au-dessous de ce fait divers s'établait, en gros caractères, ce commencement d'une annonce :

Méfiez-vous des contrefaçons !

Le hasard est parfois bien drôle !

Un mot de paysan :

Un domestique promène aux Champs-Élysées un magnifique baby costumé en Écossais, toquet empanaché, plaid quadrille, jupe à carreaux et petits mollets nus épanouissant à l'air leur chair potelée, rosée, appétissante.

Passant deux paysans. L'un pousse l'autre :

— Guigne un peu pour voir, Giboul ! Les bourgeois y flanquent tout sur le dos à leurs mioches, et y n'ont pas seulement des bas à leur mettre dans les pieds !

En famille :

— Vous savez, mon gendre, que j'ai l'intention de vous accompagner pendant votre voyage du printemps ?

— Vraiment, belle-maman ?

— Oui ; où donc pensez-vous aller... que je commande mes robes suivant le pays.

Le gendre, d'un air féroce. — En Sicile... au pied de l'Etna.

Mlle Louise Michel est non-seulement révolutionnaire, mais encore athée.

— Oui, disait-elle l'autre jour, je ne crois ni à Dieu, ni aux saints.

— Permettez, il y a au moins un saint dont vous ne pouvez nier l'existence.

— Lequel ?

— Saint-Lazare.

Un ivrogne sort en titubant d'un café de barrière.

Il tombe et, ayant fini par se relever après beaucoup d'efforts, il se dit, pour s'encourager :

— Allons, voyons, un peu de nerf... nous n'irons que jusqu'au premier marchand de vin !

Une ancienne écuyère qui s'est retirée avec d'assez jolies rentes se promenait aux Tuileries, où elle regardait mélancoliquement trois ou quatre petites filles courant après leur cerceau.

— Comme ces enfants sont peu avancées, soupira-t-elle : elles font rouler leur cerceau ! A leur âge, moi, je passais déjà au travers.

— Pourquoi, demandait-t-on l'autre jour à un pianiste bien connu, pourquoi portez-vous toujours un ruban d'ordre étranger à votre boutonnière ; attendez donc la Légion d'honneur.

— Je fais, répondit-il, comme la fermière qui met un œuf en plâtre dans le poulailler pour encourager la poule à y pondre un œuf véritable.

Un cocher de fiacre de la Compagnie générale, haut en couleur et taillé en hercule, se précipite, la semaine dernière, devant M. Bixio et demande avec véhémence à être changé d'emploi, c'est-à-dire à quitter le service des voitures fermées pour entrer dans celui des voitures découvertes.

Étonné de cette requête et du ton dont elle lui est faite, le directeur demande au cocher pour quelle raison il veut renoncer à la conduite des fiacres.

— C'est que, répond le cocher en tourmentant avec embarras sa mèche de son fouet, ces voitures-là, c'est trop fatigant pour l'imagination !

Un de nos amis a vu dernièrement dans un cimetière du Midi un monument figurant assez bien un énorme pain de sucre arrondi par la base.

Le marbrier avait évidemment voulu représenter une larme.

Et la famille avait fait graver sur le piédestal :

« Jugez si nous l'aimions ! »

Nouvelle façon de prendre son potage.

Mademoiselle X..., de l'Opéra, est une grosse jouffle, d'une coquetterie immodérée. L'étroitesse de sa bouche est pour elle un éternel sujet de conversation.

Invitée à dîner hier chez sa camarade M... et ayant devant elle une assiettée de tapioca, X... déclara que les petites cuillers même la blessaient et qu'elle ne pourrait jamais prendre son potage.

— Ah je sais ce qu'il te faut, dit M..., en sortant impatienté.

Et elle revient en tenant à la main... un superbe clyso-pompe !

Sur le boulevard, un petit voyou poursuit un promeneur, et d'une voix enrouée et traînarde qu'il s'efforce de rendre suppliante :

— Donnez-moi deux sous, monsieur ; ma mère est malade, mon vieux père est paralysé de tous

ses membres ; il demeurent au huitième...

— Vat-t'en ! répond le monsieur impatienté ; tu m'assomes !

— J'vous assomme ! fait le gamin d'un ton effronté, si cependant tout ce que je vous ai dit était vrai ?

BAR A VENDRE

A vendre fournitures de Bar de 1ère classe, à prix très réduit. S'adresser au No. 172 rue St. Laurent.

RESTAURANT ALICE

J. A. RENAUD, PROP.

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays. des cigares des moilloures manufactures étrangères et domestiques.

Ropas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger. No. 179 rue St. Dominique. 3 Fev.

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En-Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concerts

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factums, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc.

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance, et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genre, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie, de

W. F. DANIEL

25 RUE STE-THERÈSE 25

Coin de la rue St. Gabriel

MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tenue par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en réserver aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.

Monsieur, Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSE, Ecr., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN,

MONSIEUR, Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procuré, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussi.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU, forgeron, ET SON ÉPOUSE, 4 Rue Perthuis

Montréal, 9 avril 1881.